

m.

I C A R E
Ou la mort d'un poète

1993

Drame romantique en douze tableaux

Icare

Méphisto

La Mort

Le Quatuor de l'Évidence

L'Esthète

La Beauté

L'Amour

Le Prophète

Il franchit péniblement.

Enfin, il arriva et dit :
« Je suis épuisé ».

C'est ici que son histoire commence.

MEPHISTO

Icare :

Prince des ténèbres, m'as-tu donc abandonné dans les froides entrailles de la déraison ? Obscure folie que tu m'as donnée ! Si j'avais su le pacte infâme...

Méphisto :

Quoi ? Quoi ? J'entends gémir celui qui m'idolâtre ! Le pacte ! L'infâme pacte ?... Ah non ! Non, infâme, jamais ! Jamais tu m'entends.

Lorsque l'on me chassa du royaume des cieux et que l'on m'offrit, en échange, les profonds abîmes où la lumière n'ose jamais pénétrer, où les âmes labourent sans cesse les chairs rouges de leur tourment, où l'esprit sait que jamais il ne trouvera le repos promis mais qu'au contraire, il lui faudra sempiternellement nourrir le fer de sa morsure et toujours geindre sous les coups, pourquoi crois-tu, ô mortel animal, que j'ai accepté de boire tout ce sang ?

NON ! Tais-toi ! Rien d'humain ne pourrait comprendre, rien d'humain n'oserait ne serait-ce qu'imaginer les raisons qui vous poussent à aimer l'horreur.

Icare :

Je viens, moi ton fervent disciple, réclamer les tourments promis au lieu de ces stupides larmes que tu arraches de mes yeux.

Méphisto :

C'est parce que je savais l'infini de la misère humaine ; c'est parce que je savais l'homme capable de grands chagrins, de grands crimes.

C'est parce que je savais que l'on m'aimerait plus que lui.

(Rires infernaux - Cortèges noirs de morts torturés - Cris - Pleurs - Appels vains - Éclairs sanglants.)

C'est moi ! C'est moi le maître du monde ! C'est moi et moi seul qui règne sur ces horizons opaques!

Là... Là... ! N'importe où et en toute heure !

Icare :

Ô Satan ! Je te prie comme je t'ai toujours prié ! Aujourd'hui, tout m'insatisfait.

Tu m'avais dit : " Les douleurs seront sublimes et les plaies larges verront naître de magnifiques fleurs atroces. "

Tu m'avais dit : " Homme, trace ton chemin dans les champs bleus de la torture. Aime-moi plus que la mère qui t'a porté et le ventre qui t'a nourri. Aime-moi plus que l'amour qui viendra terrasser ton cœur, plus que la haine qui soulagera ton âme malade.

Aime-moi et tu connaîtras le pouvoir, le plaisir intact tiré des plus profondes souffrances. "

Alors Satan, je t'ai aimé. Je t'ai aimé car toi seul ici-bas reconforte celui que dieu délaisse, les chiens, les loups, les serpents, tous mes frères, et moi qui ai tourné le dos au royaume idiot des os et des corps putrides.

Mais quoi ! N'ai-je point su me faire aimer de toi ? N'ai-je point assez commis volontairement de fautes ?

Partout où il y avait un meurtre, c'est moi qui tenais le couteau ; partout où il y avait du sang, c'est moi qui déchirais les ventres.

J'ai loué chaque guerre, j'ai béni chaque crime, j'ai chanté du mieux que j'ai pu le vice et la luxure ; j'ai fait mille sabbats, j'ai menti, j'ai violé, j'ai trahi, des assassins je suis le maître !

Mais quoi encore ? Quoi ? De quel corps sectionner la tête, de quelle veine extraire le liquide ? Dans quelle bouche vomir mon dégoût ? Comment me faire aimer de toi ?

Méphisto :

Ils sont tous prêts à venir peupler mes ténèbres !

Venez ! Venez ! Vous êtes tous maudits : ceux qui ont fait le mal, ceux qui ont cru faire le bien ; ceux qui se croyaient assez forts pour ne jamais s'agenouiller devant moi !

Qui croit m'abattre me vénère !

Alchimie de la pureté divine ! Horreurs saintes ! Eglises vierges !

Voyez ! Je n'ai rien promis que je n'ai pu tenir ! Chacun a eu la part qui lui revenait ! Aucun n'aura à se plaindre de moi.

...

Comment faut-il que là-bas on s'insurge ?

J'entends gémir celui qui m'idolâtre...

(Silence glacial - Les morts cessent leurs cortèges noirs et macabres - L'enfer tout entier écoute.)

Icare :

Voici le jugement final !

On vous aura appris, ô pauvres mortels, à coups de livres et de morale, à ne jamais vous écarter du droit chemin, chemin sinueux au cœur même de la subjectivité humaine.

On vous a dit : « Ceci est le bien ! Ceci est le mal ! », et croyant nourrir en vous le ver dégoûtant de l'horreur absolue, parce que l'on vous avait forcés à n'être plus vous-mêmes, vous avez caché votre instinct au fond de vos entrailles cousues maladroitement par quelques certitudes : la loi, la raison.

Bien futiles que ces certitudes-là, n'est-ce pas, lorsqu'on songe, ne serait-ce qu'un instant, qu'elles n'ont d'autre but que d'uniformiser des millions d'êtres uniques, invraisemblablement identiques ; lorsque l'on sait qu'elles n'ont d'autres soins que de préserver le pouvoir d'une infime minorité (effrayante

organisation aristocratique qui tisse des chaînes invisibles aux cœurs asservis et sans révolte) sur la plus grande majorité que l'univers n'ait jamais connue : les damnés !

Alors quoi ? Quand soudain vous sentez renaître au plus profond de vous-mêmes ce que l'on avait tenté vainement d'assassiner (la bête immonde toute pleine d'horribles choses, l'hydre aux mille maux invincible), rongés atrocement par cet inconnu, vous vous ouvrez violemment et le crâne et le ventre ; et comme personne n'explique les crimes effroyables que vous vous sentez capables d'accomplir, vous tournez vers les cieux votre visage défiguré, aux plaies larges et écarlates, et demandez dans un souffle navrant : « Pourquoi mon dieu, pourquoi ne suis-je pas capable de t'adorer ? ».

Ô Stupides mortels, vous apprendrez un jour que dieu est comme ces lois, comme cette morale que l'on vous aura forcés à ingurgiter : contre nature.

Vous serez seuls alors, vous aurez froid ; le désordre régnera dans le cachot hermétique de vos pensées.

Ceux qui savent cela se sont tournés vers Méphisto parce qu'ils ne veulent pas étouffer leurs passions criminelles. Qu'est-ce que cela change ?

On les voit toujours errer, solitaires, dans les méandres obscurs de la démence, dévorés par d'invisibles monstres, avec partout sur eux les stigmates affligeants de l'incommunicable douleur.

- Cruauté sublime ! L'enfer reconforte mais qui éteint le mal ? -
Il reste à espérer, ô tristes mortels, qu'au-delà de la mort, au lieu de l'éden promis, au lieu de l'enfer redouté, des vers viendront sans arrière-pensées se nourrir de vos chairs aimables et fertiliseront bien après vous les terres où vivront les humains tourmentés.

Alors, dans cette nécessaire espérance, ne priez plus.

...

Folie, folie n'est-ce pas, que ces mots inaudibles qui sortent de ma bouche !

Je sais, j'étais païen, je suis maudit !

Vos certitudes sont tenaces.

Allez, il faut se remettre au travail !

LA MORT

La Mort :

Avez-vous peur de la mort ?

Icare :

Vous me demandez si je crois en dieu ?

La Mort :

Pourquoi ?

Icare :

Parce que dieu est la seule invention que les hommes qui ont peur de mourir ont trouvé pour se rassurer.

La Mort :

Avez-vous peur de la mort ?

Icare :

Je ne crois pas en dieu.

La Mort :

Pourquoi ?

Icare :

Croire en dieu, cela ne veut rien dire.

Il n'y a aucune certitude dans la croyance, et je n'ai pas été touché par la Grâce.

Ne faudrait-il pas dire : “ Je pense que dieu est. ”, plutôt que “ Je crois en dieu. ” ?

La Mort :

Avez-vous peur de la mort ?

Icare :

Non.

La Mort :

Avez-vous peur ?

Icare :

Oui.

La Mort :

De quoi avez-vous peur ?

Icare :

De la vie.

La Mort :

Avez-vous peur de la vie ?

Icare :

Oui.

La Mort :

Pourquoi ?

Icare :

Parce que je crois en l'homme ; je veux dire que je pense que l'homme est, et cette certitude est effrayante.

LE QUATUOR DE L'EVIDENCE

Icare :

Suis-je seul ?

1 :

Je n'entends rien.

2 :

Je ne vois rien.

3 :

Je ne dis rien.

4 :

Je ne sens rien.

Icare :

Touche-moi ! Touche-moi ! Touche-moi ! Touche-moi !
Touche-moi !

1 :

Il est fier, bien fier.

2 :

Il se croit fort, trop fort.

3 :

Il voudrait être heureux, très heureux.

4 :

Il est seul, si seul.

(Silence)

1 :

Au début de ta vie, c'est facile.

2 :

1, 2, 3, on te tient par la main.

3 :

4, 5, 6, tu vas tenir debout.

4 :

Tout seul, tout seul, tout seul.

1 :

Au début de ta vie, c'est facile.

2 :

1, 2, 3 éclats de rire.

3 :

4, 5, 6, tu commences à marcher.

4 :

Tout seul, tout seul, tout seul.

1 :

Le chemin qui est devant toi n'est plus à faire ;

2 :

C'est déjà sur ce chemin-là que se sont usés les pieds de tes parents,

3 :

Les pieds de tes grands-parents, les pieds de ces millions d'avants qui marchaient là,

4 :

Tout seuls, tout seuls, tout seuls.

1 :

Le monde qui est devant toi n'est plus à faire ;

2 :

C'est déjà dans ce monde-là que s'est usé l'espoir de tes parents,

3 :

L'espoir de tes grands-parents, l'espoir de ces millions d'avants qui vivaient là,

4 :

Tout seuls, tout seuls, tout seuls.

1 :

L'amour qui est devant toi n'est plus à faire ;

2 :

C'est déjà pour cet amour-là que s'est usé le cœur de tes parents,

3 :

Le cœur de tes grands-parents, le cœur de ces millions d'avants qui aimaient là,

4 :

Tout seuls, tout seuls, tout seuls.

1 :

La mort qui est devant toi n'est plus à faire ;

2 :

C'est déjà pour cette mort-là que s'est usée la vie de tes parents,

3 :

La vie de tes grands-parents, la vie de ces millions d'avants qui mouraient là,

4 :

Tout seuls, tout seuls, tout seuls.

Icare :

Tout seul ! Tout seul ! Tout seul !

L'ESTHETE

Icare :

Où suis-je ?

(L'homme ne répond pas.)

Icare :

Que dites-vous ?

(L'homme ne répond pas.)

Icare :

Écoutez, je suis seul ici et j'ai marché pendant longtemps. Personne n'a l'air de me voir, ni de m'entendre. Je suis fatigué.

(Icare se rapproche.)

Icare :

Oh ! Vous comprenez ce que je vous dis.

L'homme :

Qui es-tu ?

Icare :

Icare, je m'appelle Icare mais...

L'homme :

Icare, Icare... Ah ! Oui, Icare, l'homme tombé du ciel.

Icare :

Oui, enfin non ; je...

L'homme :

Que fais-tu ici ?

Icare :

J'ai laissé derrière moi tout ce que je possédais. J'ai commencé la Quête finale.

Je dois apprendre, je dois savoir.

On m'a menti sur chaque chose : la vie, l'amour, la beauté, le...

L'homme :

« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. »

Icare :

Comment ?

L'homme :

« Jadis, si je me souviens bien ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. »

« Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. - Et je l'ai trouvée amère. - Et je l'ai injuriée. »

Icare :

La Beauté, amère ?

L'homme :

Oui, amère. « - Et je l'ai injuriée. »

Icare :

Mais comment est-ce possible ?

L'homme :

Pauvre petit enfant, pauvre petit enfant naïf...

Tu as eu un sursaut de révolte parce qu'on t'avait menti depuis ta naissance, et qu'un jour, par je ne sais quel élan, tu t'en es rendu compte.

Icare :

Oui, oui...

L'homme :

Alors, tu as fermé les livres où dormait le mensonge, tu as fermé ton cœur où l'on avait versé, comme un somnifère quotidien, les haines ancestrales que tu devais entretenir à ton tour, les fausses amours que tu devais chérir.

Icare :

Oui.

L'homme :

Tu as quitté les hommes, tu as cherché au ciel parce qu'il te restait malgré tout cette conviction, toute préfabriquée aussi, qu'il y avait au-dessus de nous quelque chose que l'homme ne contrôlait pas et avec lequel il ne pouvait tricher.

Icare :

Oui.

L'homme :

Et tu t'es réveillé un matin dans un paradis artificiel ou dans un enfer programmé. Et là encore, tout n'était que mensonge, tout n'était que fiction, tout n'était qu'humanité.

Icare :

Oui.

L'homme :

Et tu t'es dit que l'heure de la délivrance était venue, qu'il te fallait enfin accéder à la pureté des choses, à l'essence de l'être, à la signification du mot, à la Vérité.

Tel est le but de ta Quête, n'est-ce pas ?

Icare :

Oui.

L'homme :

Oui, oui, oui.

Oui mais te voilà seul, exilé au milieu de tes semblables, comme un loup perdu dans sa horde.

Tu as peur, tu cries et tu t'étonnes.

Tu as fui les tiens et c'est parmi eux pourtant que se cachent ou que l'on a caché les réponses à tes questions.

Icare :

Oui.

L'homme :

Et qu'as-tu donc appris déjà ?

Icare :

J'ai appris que je n'ai pas peur de la Mort, et que l'on était seul, tout seul, depuis toujours et pour toujours.

J'ai appris que l'on n'échappe pas à sa propre nature, et que je suis homme, terriblement...

L'homme :

Oui, et maintenant tu te retrouves avec un fou qui jette à ton visage de poète la plus cruelle des évidences : la Beauté est amère !

Icare :

Tu mens, tu mens, tu mens...

L'homme :

Oh non, non, crois-moi hélas !

Sonde ton cœur.

J'avais comme toi le désir fou de la trouver, de m'en faire une amie, une idole et de l'adorer toujours.

Un ciel bleu, une fleur, une femme aux traits singuliers, au corps tendre, un mot posé, là, sur le coin d'une lèvre sans malice, je croyais que c'était cela la Beauté.

Façade ridicule pour esthète naïf ! Poésie puérile pour gribouilleur de rimes !

Je tenais tout cela : le ciel, la fleur, la femme, le mot ; je tenais tout cela.

Puis, il y eut l'Orage... Le ciel s'est déchiré, quelqu'un a piétiné la fleur, la femme m'a trahi et le mot... le mot a fourché dans ma bouche et m'a mordu la lèvre.

Et là, alors que je pleurais tout mon bonheur perdu, elle est venue jusqu'à moi pour la première fois...

Je l'ai assise sur mes genoux.

Et elle a ri, elle a ri de chacune de mes douleurs.

« - Et je l'ai trouvée amère. - Et je l'ai injuriée. »

Icare :

Tu mens, tu mens... Tu mens ou bien tu te trompes. Ce n'était pas la Beauté.

Un jour, un jour tu verras, je la tiendrai assise, là, là.

Je la tiendrai assise sur mes genoux et elle s'endormira, doucement, dans mes bras.

Je t'appellerai, je t'appellerai et tu verras...

L'homme :

Pauvre petit enfant, pauvre petit enfant naïf...

Attends-la, va, elle ne devrait pas tarder à te rencontrer.

Tu es une proie trop belle, elle te brisera facilement.

Icare, tombé des cieux, tu n'as pas encore fini ta chute.

Je redoute pour toi l'instant où tu seras lucide, l'instant où toute ta raison viendra s'écraser sur le sol stérile de la réalité.

(Il sort.)

Icare :

Hier, je m'en souviens encore, « ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. »

Ce soir, j'assoirai la Beauté sur mes genoux...

Ce soir, j'assoirai la Beauté sur mes genoux...

LA BEAUTE

Icare :

Tu es venue. Je savais bien que tu ne serais pas celle que l'on m'avait décrite. Je savais bien que tu ne pouvais pas être amère. Je savais bien que...

La Beauté :

Non, tu ne savais rien.

(Elle sourit.)

Tu ne me trouves pas amère ?

Icare :

Non.

La Beauté :

Tu ne me trouves pas terrible ?

Icare :

Non.

La Beauté :

Horrible ?

Icare :

Non.

La Beauté :

Carnivore ?

Icare :

Non.

La Beauté :

Atroce ? Détestable ? Machiavélique ?

Icare :

Mais non, non, non. Je te trouve... Je te trouve splendide, magnifique. Ah... Je savais bien.

La beauté :

Alors, tu ne me connais pas.

- Entrée du Quatuor de l'Évidence -

1 :

La douleur, la folie, la misère.

La Beauté :

C'est moi !

2 :

Le chagrin, la pitié, le dégoût.

La Beauté :

C'est moi !

3 :

La colère, l'illusion, le pardon.

La Beauté :

C'est moi !

4 :

La solitude, la solitude, la solitude.

La Beauté :

C'est moi !

1 :

Une veine qui s'ouvre à quatre heures du matin.

La Beauté :

C'est moi !

2 :

Un cœur où l'on peut lire la morsure d'un venin.

La Beauté :

C'est moi !

3 :

Une lame qui court sur une nuque nue.

La Beauté :

Oui, c'est moi !

4 :

L'innocence brisée au nom de la vertu.

La Beauté :

C'est moi !

1 :

Un amour qui nous quitte.

2 :

L'insomnie qui revient.

La Beauté :

C'est encore moi !

3 :

Le vertige assommant.

4 :

Et l'amertume enfin ...

La Beauté :

C'est moi, c'est moi, c'est moi !

Icare :

“ Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où
s'ouvraient tous les

Cœurs, où tous les vins coulaient.

Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux.

J'ai assis la Beauté sur mes genoux. - Et je l'ai trouvée amère. ”

- Et... je n'ose pas l'injurier...

L'IVRESSE

Icare :

" Un soir, j'ai assis la beauté sur mes genoux "... Ha ! Ha ! Ha !
Pauvre poète, idiot, naïf.

Heureusement, pour calmer tes douleurs, il te reste le vin, le vin
qui réconforte, le vin qui saoule et engourdi, le vin...

(Il boit.)

Parlez-moi du fruit défendu, je ris, je ris... Pauvre pomme dont
on n'a jamais su tirer autre chose qu'un cidre amer et sans joie...
Le raisin, le raisin, le voilà le vrai fruit du mal, c'est lui qui donne
le vertige et tue la raison, à quatre heures du matin, au fond d'un
bar aux gosiers anonymes. La pomme, non...

(Il boit.)

Mauvais sang ! Mauvais sang qui est le mien ! La moindre ivresse
te rend mélancolique, et tu montes à ma tête tout ton affreux
remords...

Mais que veux-tu que j'en fasse, moi, de tes vieux démons, des
fantômes qui traînent, çà et là, dans les greniers de ta sombre
mémoire ?

Garde tes souvenirs, tue-les : je m'en fiche ! Tu te lamentes
inutilement...

Regarde ! La solitude est ce mal qui me ronge... Et ce soir rien ne
bouge... Tout est déjà endormi...

Et toi, mauvais sang, tu voudrais que je veille !

(Il boit.)

Ah ! ... L'ivresse, confessionnal du pauvre qui nous fait avouer tous nos échecs, toutes nos plaies, tourbillon où l'esprit succombe, encore ; ce soir j'ai soif d'oubli, ivresse aime-moi ! ...

(Il serre la bouteille contre lui.)

Là, là... Allez viens ma peine, viens. Viens, je vais te bercer, te comprendre.

Non, non, ce n'est pas difficile. Roule tes longs sanglots, doucement, sur mes joues.

Laisse-les aller, ils connaissent la route. Viens ma peine, viens...

(Il boit, puis, il explose : colère et sanglots.)

Ce n'est pas difficile pourtant ! Quelle drôle d'idée, n'est-ce pas ? Il suffisait d'étendre les bras, de battre l'air, de fermer les yeux ; il suffisait de sauter dans le vide.

Icare, Icare, les abîmes m'appellent, les cieux... Je voudrais savoir qui je suis ! Mais tout me ment ! Tout me ment ! Tout me ment ! Jusqu'à moi-même !

...

Prenez et buvez en tous car ceci est mon sang...

...

Tous complices de l'illusion !

On entend alors le chant d'un accordéon.

Icare est assis par terre.

Puis l'accordéon se fait entendre de plus en plus nettement.

L'accordéoniste est debout.

Sa musique sera de plus en plus gaie.

D'un peu partout, des gens se lèvent et se dirigent vers la scène.

Tous s'y retrouvent, dansent, discutent ou se promènent.

Ils sont joyeux et colorés.

Icare semble absent. Puis, il relève la tête et regarde
autour de lui d'un air étonné.

Entrée de l'Amour.

Icare se lève et se dirige vers elle.

Ils se rejoignent au milieu de la scène, se regardent et
s'enlacent.

Tourbillon.

L'AMOUR

Icare :

C'est combien ?

L'Amour :

Combien peux-tu me donner ?

Icare :

Cela dépend.

L'Amour :

Cela dépend de quoi ?

Icare :

De ce que je vais recevoir en échange.

L'Amour :

Je vois, tu es comme eux.

Ils me cherchent partout et lorsqu'ils m'ont en face d'eux, ils me regardent, m'observent, me jugent d'œil trop sérieux en se demandant : que vais-je obtenir en échange ?

Voilà l'amour narcissique que les hommes prétendent faire !

Ah oui, je les connais ! Je les connais trop bien ces affamés, ces carnivores, ces eunuques de l'âme.

Je les connais car moi, je les couche dans mon lit, je les froisse dans mes draps, je les digère, je les vomis.

Toi, tu te crois différent, poète, hors des hommes et des lieux communs où jouissent tes semblables.

Mais je te connais aussi.

Je sais que tu voudrais des rendez-vous secrets, des mots doux murmurés follement à l'oreille, des croisades, des naufrages immenses au fond d'un lit défait, croquer dans le fruit doux du subtil interdit, des colères, des éclats, des ruptures, des pardons, des promesses légères et toujours intenuées, et puis refaire l'amour juste après la bataille, se déchirer encore, souffrir enfin et dire :

" je suis en vie ! "

Tu voudrais la Passion, c'est le mot : tout est dit.

Hélas, pauvre fou ! Qu'est-ce que la Passion ?

On se couche contre elle une nuit, doucement, et l'on est pour un soir le meilleur des amants. On croit la tenir vierge dans nos bras faméliques...

Icare :

Au matin, la pucelle est changée en putain !

L'Amour :

Et c'est bien cher payé que d'aimer follement.

Vos cœurs s'usent à s'ouvrir à la première robe qui, en passant, dégrafe le tissu de votre âme.

Amour... Le mot est doux, que le faire est amer !

Je sais.

Je sais les yeux crevés d'insomniaques brûlures, de rêves déchirés où le corps est en transe et dit : " je veux t'aimer " à l'absence qui couche à côté de lui.

Je sais les mains pressées qui donnent le plaisir et des coups de caresse comme des coups de fouet sur la peau où la fièvre a roulé ses sanglots.

Je sais les seins pointus du désir qui renaît, ces seins qui disent : " viens !" à la bouche tremblante qui soudain ne sait plus les mots qu'elle balbutie.

Je sais les lèvres douces au poison délicieux où viennent se poser d'autres lèvres humides qui vont trouver plus loin le festin attendu.

Je sais le cou meurtri par les morsures du vice, par ces dents qui, sans chair pourtant, voudraient aussi connaître le vertige. Je sais l'esprit qui cède au corps despotique, au corps qui lui ordonne de quitter les lieux, au corps qui se cambre. Je sais l'esprit qui meurt.

... Et je sais cet instant qu'on veut éternité où la fièvre est immense, où les mots sont un cri, où les cuisses nous brûlent, où les lèvres se mordent, où le cou se raidit, où le corps va céder.

Oui, je sais la Jouissance !

Icare :

Moi, je sais tout l'après : les mains qui se font rêches,
les seins qui se détendent,
les cuisses qui se ferment,
et les lèvres amères,
et le cou fatigué...

Et l'esprit qui renaît, stupide et triomphant !

L'Amour :

C'est pourtant bien de ce feu-là que tu voudrais brûler...

Et qui se lèvera dans cette foule avide d'éphémère pour te dire :

" N'ose pas ! Prends garde aux blessures, prends garde, un couteau est caché sous les draps !"

Qui se lèvera ? Qui ? ... Moi... Moi, je te dis d'oser !

(Silence.)

L'Amour :

Mais quoi ? Mon pauvre Icare, qu'y a-t-il ?

Soudain tu te sens faible et tu voudrais retrouver le ventre de ta mère pour t'y cacher.

(Elle pose ses mains sur le sexe d'Icare.)

La bête se réveille, n'est-ce pas ? Et il faudrait la satisfaire.

(Elle prend la tête d'Icare et la place entre ses cuisses.)

Tiens, c'est là qu'est le vice.

(Icare la touche, l'enlace, l'embrasse.)

Icare :

Tu lui ressembles, tu lui ressembles tellement.

Mais c'est toi, c'est toi, n'est-ce pas ?

Oh mon amour ! Mon amour, je t'ai attendue, je t'ai attendue si longtemps.

Viens... Cachons-nous ! N'ayons plus peur !

Restons... Partons... Aimons-nous... Rien n'est plus interdit, mon Amour, ils comprendront... Ou bien... Non, non ils comprendront...

Tu n'as plus de raison d'être amère... Viens... Dérisonnons !

Je t'aime, je t'aime... Ce n'est pas un crime cela... Enfin, enfin tu me purges de tout ce mal qui m'envahissait... de cette solitude, épaisse, pesante...

Je suis propre...

Ô mon Amour, mon Amour, regarde-moi... Regarde-moi !

...

Tu lui ressembles... Comme tu lui ressembles...

(L'Amour éclate d'un rire affreux et sonore.)

L'Amour :

Oh mon amour, mon amour je t'ai attendue... Comme c'est charmant !

(Elle le repousse.)

Non, je ne suis pas celle que tu cherches...

Mais sais-tu bien, en vérité, qui tu cherches ?

(Elle le met à genoux, la tête au niveau de ses cuisses.)

Elle pose un doigt sur le front d'Icare.)

C'est là qu'est le vice !

L'ÉVEIL

Icare :

Maudite ! Trois fois maudite soit l'heure où l'âme se prostitue
comme une vulgaire putain !

Trois fois maudite encore l'heure où, la tête penchée sur le
billot, il me faut trancher sans remords les chairs de mon esprit
malade !

Trois fois maudite surtout l'heure de l'Éveil, après l'ivresse,
après le crime si doux !

Maudite ! Maudite ! Maudite !

LA MORT

La Mort :

Avez-vous peur de la mort ?

Icare :

Vous me demandez si je regrette d'être né de ma mère ?

La Mort :

Pourquoi ?

Icare :

Parce que c'est en naissant de ma mère que je suis venu à la vie.
C'est parce que l'on vient à la vie que l'on a peur d'aller à la mort.

La Mort :

Avez-vous peur de la mort ?

Icare :

Je ne regrette pas d'être né de ma mère.

La Mort :

Pourquoi ?

Icare :

Parce que regretter, cela n'a aucun sens et puis peut-être...

La Mort :

Peut-être ?

Icare :

Peut-être ne suis-je pas venu pour rien à la lumière.

La Mort :

Avez-vous peur de la mort ?

Icare :

Non.

La Mort :

Avez-vous peur ?

Icare :

Oui.

La Mort :

De quoi avez-vous peur ?

Icare :

De la vie.

La Mort :

Avez-vous peur de la vie ?

Icare :

Oui.

La Mort :

Pourquoi ?

Icare :

Parce que s'il m'arrivait de vouloir retrouver le ventre de ma mère, je ne saurais plus comment y revenir.

LE PROPHETE

Icare :

Combien de temps encore durera mon voyage ?

Le Prophète :

Il est bientôt fini.

Icare :

Comment cela bientôt fini ? Mais je n'ai encore rien vu, et j'ai si peu appris.

Ce n'est pas possible, tu as du te tromper.

Pourrais-tu refaire tes calculs, je te prie.

Le Prophète :

Ce n'est pas une question de calcul, c'est l'évidence même.

Tu as brûlé trop de vie.

Tu mourras dans deux heures.

Icare :

Deux heures ! Non, c'est impossible.

Refais tes calculs.

Le Prophète :

Puisque je te dis que ce n'est pas une question de calcul.

Je suis prophète, je n'invente rien, je ne calcule rien. Ce que j'énonce se produit, dans deux heures, demain, dans un siècle, dans mille ans selon le cas, mais chacune de mes prophéties se réalise avec exactitude, c'est tout.

Aucun calcul ne peut empêcher ce qui doit arriver d'être.

Tu mourras dans deux heures.

... Comment, tu en doutes ?

Évidemment, je comprends que cela puisse te paraître incroyable.

Icare :

Incroyable ? Non, ce n'est pas cela mais...

Le Prophète :

Ils sont tous comme toi.

Ils crient à qui veut bien les entendre qu'ils n'ont peur de rien, et surtout pas de la mort.

La mort, pensez donc !

L'immortalité est pour celui d'entre eux qui fera le simple effort de l'acquiescer.

Un beau jour cependant, ils doutent d'eux-mêmes et se décident à venir me voir.

Ils se mettent en route, forment de longues processions et tous me posent cette même question : combien de temps encore durera mon voyage ?

Devrais-je leur mentir, leur répondre : toujours, mon ami, toujours.

Ils repartiraient le cœur léger, ignorants, et le jour du trépas, ils maudiraient mon nom.

Les ai-je poussés jusqu'à moi ?

J'ai le mauvais goût de dire la vérité.

A celui-ci je dis : il te reste dix jours ; à cet autre je dis : il te reste vingt ans ; à l'un j'affirme qu'il ne passera pas l'année, et à cet autre encore, j'annonce qu'il a deux heures à peine devant lui.

Icare :

Deux heures...

Le Prophète :

Et tous repartent le cœur lourd du poids de ce temps qu'ils ont déjà vécu, du poids du peu de temps qui leur reste à vivre.

Les plus sages d'entre eux ne me croient pas et espèrent. Ils rentrent chez eux et s'enferment, un couteau entre les dents.

Les plus fous vont au-devant de la mort, l'attirent en faisant couler de leur bras leur sang rouge et plein d'humeurs. Mais à ceux-là, crois-moi, à la question posée j'avais répondu : lorsque tu franchiras mon seuil, il ne te restera plus qu'un instant.

Mais déjà tu ne m'écoutes plus. Tu penses aux deux heures qu'il te reste à vivre, tu es déjà loin, n'est-ce pas ?

Tu penses que deux heures ce n'est rien, ce n'est rien du tout, que c'est trop court pour accomplir ce qu'il te reste à accomplir, pour voir ce que tu voudrais encore voir.

Deux heures, deux heures... Hélas ! Et qu'en faire ?

Vite ! Vite ! ...

Oui, tu ne m'écoutes plus. Tu essaies encore d'allonger le temps mais tu es déjà mort Icare, tu es déjà mort !

Icare :

Mais tais-toi ! Tais-toi vieux fou !

Voilà des siècles que tu es assis là, au même endroit et toujours immobile, à prophétiser des horreurs.

Tais-toi ! Tais-toi !

Tais-toi, car moi Icare, je n'ai pas peur de la mort, tu m'entends, je n'ai pas peur.

Elle est en moi depuis le premier jour et depuis le premier jour je le sais.

Regarde ! Mais regarde ! J'ai les pieds dans le vide et je n'ai jamais touché le sol.

Icare, je m'appelle Icare, souviens-toi de ce nom, car ce nom est un nom que l'histoire effacera sans crainte. Mais toi, je te défie de m'oublier !

Vois ce visage, vois ces mains, vois ces yeux qui te regardent. Tout cela appartient déjà aux vers. Et pourtant dis-moi si ce visage se crispe, dis-moi si ces mains tremblent, dis-moi si ces

yeux pleurent. Non, je suis tranquille, je n'ai jamais été aussi tranquille.

Demain, lorsqu'un homme viendra te demander fébrile : " Combien de temps encore durera mon voyage ? ", tu n'auras qu'à lui répondre : " Icare est mort, tu vivras plus que lui. "

Et dans mille ans tu rediras la même phrase aux hommes futurs, car toi, oracle de malheur, tu es là pour l'éternité.

Mais le temps me presse. Tu vois, je ne dis pas hélas. Je m'en vais trouver un lieu plus sage pour mourir.

...

Où sont mes juges ?

Le Prophète :

Ils viennent jusqu'à toi.

LE PROCES

Icare :

Le geste le plus difficile fut sans aucun doute celui de venir au monde.

Il fallait enterrer le Bonheur, à tout jamais, et se mettre en quête d'un nouveau ventre pour s'y cacher.

Inconnu, seul, déjà, et fort de cette unique expérience, je me suis mis en marche, sans peur mais terriblement, malgré le chaos évident de mon être et le désordre d'un monde finalement aussi neuf que moi-même.

Je ne savais rien... Alors comment et de quoi douter ?

Enfant, je faisais confiance aux Pères. Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ? Ils étaient grands et forts. Ils avaient des mains plus larges et plus usées que les miennes. Ils vivaient dans le monde qu'ils s'étaient bâti.

Ces hommes avaient élevé des pierres si haut dans le ciel qu'ils ne pouvaient pas mentir.

Ils m'endormaient pourtant, aisément et sans craindre la révolte. J'étais innocent et naïf, et ils priaient si fort.

Adultes ! Que d'horreurs m'avez-vous fait croire et que tant d'insomnies aujourd'hui je vous dois !

Dieu, fléau, lèpre qui court le monde, dieu n'est pas. Je n'étais pas son enfant, il m'aurait détesté.

Méphisto :

Tu aurais pu être mon enfant, c'est toi qui m'as tourné le dos.

Icare :

Peut-être reste-t-on penché toute sa vie au-dessus du puits au fond duquel se cache la Vérité.

Lorsqu'avec le flux et le reflux des années, celle-ci en vient à remonter à la surface, à éclater sur nos visages comme une vague longtemps méditée, sait-on seulement la reconnaître et l'accepter ?

Non, hélas, nous passons notre vie à attendre une vérité que l'on a jetée nous-mêmes au fond du puits de notre âme.

Quelle vérité m'aurait valu le privilège de me connaître ?

J'ai oublié ce que je savais avant de vouloir comprendre et je n'ai rien compris de ce qu'il me fallait évidemment savoir.

Professeurs ! Que de mensonges m'avez-vous inculqué et que peu de raison aujourd'hui je vous dois !

La Vérité, traîtresse, éphémère, la Vérité n'est pas. Je n'étais pas à sa recherche, je ne l'aurais jamais trouvée.

L'Esthète :

Je t'ai offert une Vérité et tu n'as pas voulu m'entendre.

Icare :

Icare, tel est mon nom.

Oubliez-le car je ne suis pas de ces poètes maudits que, cent après que leurs os se soient pourris sous les injures, vous glorifiez pour pardonner votre ignorance.

Oubliez-le comme vous oubliez peu à peu l'essentiel et jusqu'à vous-mêmes.

Oubliez-le sans scrupule, sans haine, sans la peur de voir un jour s'élever devant vous le spectre affligé de mes espérances.

Ô foules, foules immenses, foules assises ! Que d'ennui m'avez-vous donné et que tant de dégoûts aujourd'hui je vous dois !

La Beauté est ce mythe où mes ailes se brûlent, et l'Amour, ce veau d'or, m'a brisé simplement de ses mâchoires horribles.

La Beauté et l'Amour ne sont pas. Je me suis cru poète et je me suis damné.

La Beauté - l'Amour :

Tu aurais pu trouver en moi la Noblesse et la Vertu, mais c'est toi qui m'as déformée.

Icare :

Tombeaux ouverts où dorment mon passé, mon père et le père de mon père, tendez vos bras vers mon vertige.

Je sais à présent d'où je viens.

La terre se nourrit des hommes qu'elle nourrit, et c'est un ver dans notre estomac qui digère nos derniers regrets.

J'ai pleuré les absents, j'ai erré dans les cimetières, j'y ai fait de joyeux sabbats. J'ai dîné d'os sans moelle et j'ai dévoré des corps vides.

J'ai touché aux yeux clos ce froid ignoré des vivants.

Et j'ai couru, j'ai couru pour que mon sang se fige, pour que mon cœur explose, pour que mes membres s'engourdissent.

Morts, ô morts, mes frères, que d'envies m'avez-vous données et que tant de désirs aujourd'hui je vous dois !

La Mort, la dame aux longs supplices, la femme aux mille amants, la vierge, la Mort tarde à venir, la Mort tarde à m'aimer. Et j'ai peur désormais de la reconnaître.

La Mort :

Tu aurais pu m'enlacer bien plus tôt, mais c'est toi qui mourais d'envie de vivre.

Icare :

Saura-t-on jamais ce qui nous pousse, ce qui nous fait ?

Était-il donc écrit que mes pas n'en croiseraient pas d'autres, que mes mots se perdraient dans des oreilles sourdes, que ma vie en mourant, emporterait dans son linceul tout mon être et tout ce qu'il fut ?

Mon âme, ma pauvre âme, de quelles illusions m'as-tu donc bercé et que tant de splendeur j'ai cru voir en ton sein !

La vie, la vie n'est pas. Je n'étais qu'un mirage, que l'affreux miracle de l'imagination d'un autre.

Le Prophète :

Il est temps de partir, hâtons-nous !

Icare :

Où sont mes juges ?

Méphisto, l'Esthète, la Beauté - l'Amour, le Prophète :

Nous sommes venus jusqu'à toi.

Le Quatuor:

J'accuse...

Méphisto :

Icare d'avoir voulu comprendre ce qui est au-dessus et par delà les hommes.

Le Quatuor :

J'accuse...

L'Esthète :

Icare d'avoir été trop fier pour écouter les conseils d'un homme sage.

Le Quatuor :

J'accuse...

La Beauté - l'Amour :

Icare d'avoir voulu percer tous mes mystères

Le Quatuor :

J'accuse...

Le Prophète :

Icare d'avoir désobéi aux ordres du destin.

Le Quatuor :

J'accuse...

Méphisto :

Icare d'avoir prié.

Le Quatuor :

J'accuse...

L'Esthète :

Icare d'avoir osé.

Le Quatuor :

J'accuse...

La Beauté - l'Amour :

Icare d'avoir aimé.

Le Quatuor :

J'accuse...

Le Prophète :

Icare d'avoir été.

Le Quatuor :

J'accuse ! J'accuse ! J'accuse !

J'accuse ! J'accuse ! J'accuse !

La Mort :

Et nous, la Mort, ne l'accusons de rien.

Nous sommes la sentence.

Énoncez.

Méphisto :

Coupable !

L'Esthète :

Coupable !

La Beauté - l'Amour :

Coupable !

Le Prophète :

Coupable !

Le Quatuor :

A mort le poète, à mort ! A mort le poète, à mort !

A mort le poète, à mort ! A mort le poète, à mort !

LA MORT

La Mort :

Avez-vous peur de la mort ?

Icare :

Pour la première fois, je te regarde en face.

La Mort :

Avez-vous peur de la mort ?

Silence

La Mort :

Avez-vous peur de la mort ?

Icare :

Oui.